

leur place : la fierté manifestée par certains défunts d'avoir bien profité de la vie, acquis un bien foncier ou de s'être enrichis, et si le bonheur conjugal était un *topos*, l'affection entre époux n'était pas que convenue. A. Fraisse, *Typologie des renseignements fournis sur le défunt dans les carmina*, p. 336-348, étudie la présence du nom et son absence, les différentes formules pour indiquer l'âge, le métier, la mention d'une activité, de déplacements ou l'exercice de magistratures locales. Elle s'intéresse également à la notion du destin qui inscrit la mort dans l'ordre du monde ou qui le bouleverse, ainsi qu'à la conception même de la mort : sur ces points, les textes chrétiens ne se distinguent guère de leurs homologues qualifiés de païens. Faire parler les morts, telle est la perspective adoptée par L. Échalier, p. 349-363, qui a compté quarante-neuf textes où le mort s'adresse soit à ses proches soit, plus souvent, à l'humanité selon des formes variées. Tantôt ils consolent et présentent la mort comme un apaisement, tantôt ils donnent des conseils ; certains font l'éloge des survivants, telles ces épouses qui louent leur mari, stratégie qui s'apparente à une forme de *captatio benevolentiae*. Dans quelques épitaphes, surtout lorsque le défunt laisse des orphelins derrière lui, il faut voir dans le discours une sorte de testament destiné à les garantir contre un avenir incertain, consignes que le vivant doit respecter puisque offertes à la vue de tous, peut-être aussi une affirmation de la part du vivant de sa propre légitimité. Pour finir, J.-N. Michaud, p. 364-376, s'attache à quatre textes, n° 70, 38, 136 et 108, qui témoignent d'une autonomie poétique du *carmen* et diffèrent de l'épitaphe-souvenir dans l'expression du moment, d'un instant fixé pour l'éternité, dans la mesure où le lecteur y joue un rôle mineur. Une bibliographie, des *indices*, un *incipit* et des planches complètent l'ouvrage. Il faut féliciter les auteurs d'avoir offert aux lecteurs, à travers l'étude d'un matériau jusque-là négligé et désormais savamment exploité, une belle leçon d'histoire et de poésie.

Claude BRIAND-PONSART

Roger S. BAGNALL, *Everyday Writing in the Graeco-Roman East*. Berkeley, University of California Press, 2011. 1 vol. 14,5 x 21,5 cm, XIV-196 p., 9 pl., 50 fig. (SATHER CLASSICAL LECTURES, 69). Prix : 34.95 £. ISBN 978-0-520-26702-2.

Professeur à la Columbia University, puis à la New York University, où il est également directeur de l'Institute for the Study of Ancient World, Roger S. Bagnall est un spécialiste de l'histoire économique et sociale de l'Égypte ptolémaïque, romaine et byzantine. Le présent ouvrage contient la version remaniée de six conférences, – correspondant aux six chapitres de l'ouvrage –, qui ont été prononcées dans le cadre des *Sather Classical Lectures* de l'University of California, sur le thème de l'utilisation de l'écrit au quotidien, dans l'Orient gréco-romain, de l'époque hellénistique à la conquête arabe. Dans le premier chapitre, R.S. Bagnall présente une typologie générale des nombreux graffiti grecs découverts en 2003 sur les murs en partie plâtrés du sous-sol de la basilique située sur l'agora de Smyrne ; il se demande qui en étaient les auteurs, et quel emploi les Anciens faisaient de ce type de bâtiment. Dans le deuxième chapitre, l'auteur montre la circonspection avec laquelle il faut se servir de la documentation qui nous est parvenue d'Égypte ptolémaïque (spécialement l'archive de Zénon, qui contient surtout de la correspondance en grec), et la nécessité de l'intégrer dans

l'ensemble du monde hellénistique, où l'écrit, officiel ou privé, ainsi que sa conservation, sous forme d'archives, a partout joué un grand rôle. Le papyrologue poursuit sa réflexion dans le troisième chapitre, où il met en évidence les conséquences du caractère inégal et disparate de notre documentation, qui déforme notre connaissance d'événements historiques ou du fonctionnement des institutions antiques, en prenant l'exemple de l'esclavage. Avec la même question sous-jacente, – dans quelle mesure notre documentation reflète-t-elle les réalités d'une société –, le quatrième chapitre est consacré à la place des langues copte et grecque dans l'Égypte tardive, l'une étant majoritairement employée dans la vie domestique, l'autre, dans le monde officiel. Comme pour le chapitre précédent, les données numériques obtenues à partir des bases de données de papyrus documentaires vont éclairer les propos de l'auteur. Dans le cinquième chapitre, R.S. Bagnall s'intéresse aux rapports entre le grec et le syriaque : si, au Proche-Orient hellénistique et romain, le grec est la langue dominante de l'administration, d'autres langues, comme le syriaque, se développent dans cette région, et ont servi à écrire des documents, parfois officiels : ainsi, sous l'Empire, on trouve des contrats en syriaque, mais en tous points conformes aux normes légales romaines. L'auteur complète sa réflexion par une digression sur le bactrien, cette langue médiopiranienne tracée avec des caractères grecs, dont on a récemment découvert environ 150 textes sur parchemin, provenant d'Afghanistan, qui ont de nombreuses similitudes avec les documents grecs d'Égypte. Le sixième chapitre est consacré aux ostraca : pourquoi trouve-t-on tant de ces morceaux de poterie dans les dépotoirs des forts romains du désert oriental, récemment fouillés, alors que les sites « classiques » de découverte de papyrus (notamment Oxyrhynchus) en ont livré si peu ? À quoi servaient-ils, et pourquoi les Anciens les ont-ils parfois préférés à d'autres supports d'écriture ? C'est à ces questions que l'auteur tente de répondre, en soulignant les conséquences des méthodes de fouilles de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle et du XX<sup>e</sup> siècle, sur la découverte d'ostraca, et en montrant la part importante qui sera celle des documents écrits sur ce type de support dans les recherches futures sur la société de l'Égypte hellénistique, romaine et byzantine. Par ces six contributions, qui conduisent le lecteur de l'Afrique du Nord à l'Afghanistan, le petit ouvrage de R.S. Bagnall propose une réflexion stimulante sur l'utilisation de l'écrit au quotidien dans l'Orient méditerranéen : en effet, qu'il soit officiel ou privé, celui-ci a joué un rôle considérable, et présentait partout une typologie similaire ; en somme, la « paperasserie » de l'Égypte (notamment sous les règnes des Ptolémée) ne constituait nullement une exception dans le monde antique, comme on l'a longtemps pensé. En outre, l'écrit n'était pas limité à une élite restreinte, même si on ne peut pas toujours préciser la classe sociale de son auteur, comme c'est souvent le cas pour les graffiti de Smyrne. Le grec était la langue dominante, surtout dans la vie officielle, mais d'autres langues, comme le syriaque ou le copte, ont émergé plus tard, spécialement pour un usage oral et dans des textes informels. L'étude du support est également essentielle lorsqu'on réfléchit à la place accordée à l'écrit dans le monde antique, comme le rappelle le chapitre sur les ostraca. R.S. Bagnall insiste enfin sur la prudence avec laquelle l'historien ou le papyrologue doit reconstruire l'histoire d'une époque ou le fonctionnement d'une institution au moyen de la documentation papyrologique, déformée par une foule de facteurs liés aux prospections archéologiques, aux choix éditoriaux, ainsi qu'à l'histoire des pratiques administratives. Ainsi, la découverte d'une archive peut fortement peser sur le nombre de documents appartenant à un genre

particulier. De même, les méthodes de fouilles de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et du XX<sup>e</sup> siècle expliquent le nombre réduit d'ostraca découverts à Oxyrhynchus et dans d'autres sites. Les préférences des éditeurs modernes pour un genre documentaire plutôt qu'un autre, ou pour un type de support, ou encore pour une langue, peuvent expliquer la surreprésentation d'une partie de la documentation. Enfin, des modifications dans les pratiques administratives d'une cité ou d'un village, ou dans la conservation des documents, peuvent aussi jouer un rôle. De lecture agréable et richement illustré, l'ouvrage de R.S. Bagnall constitue une véritable leçon de méthodologie sur la manière d'interpréter les sources historiques, et sera utile à tous ceux qui s'intéressent à l'écrit, ainsi qu'à sa fonction, dans les sociétés antiques. Il démontre une fois de plus que, d'Alexandre le Grand à la conquête arabe, l'Égypte ne peut être étudiée séparément du reste de la Méditerranée orientale.

Antonio RICCIARDETTO

Jennifer A. BAIRD & Claire TAYLOR (Ed.), *Ancient Graffiti in Context*. Londres, Routledge, 2011. 1 vol. 15,5 x 23,5 cm, XIV-243 p., 7 pl., 25 fig. (ROUTLEDGE STUDIES IN ANCIENT HISTORY, 2). Prix : 70 £. ISBN 978-0-415-87889-0.

Un regain d'intérêt pour les graffiti et l'instrumentum se traduit par de nombreux colloques et études et on n'hésite plus à publier des listes de graffiti sur matériel dans les rapports archéologiques, même si on ne peut pas les lire, et encore moins les interpréter correctement. Que l'on n'y voie pas de ma part une réticence. Les graffiti avant ou après cuisson et les dipinti sur poterie constituent des documents de première importance en histoire économique. Dans le présent workshop organisé par l'Université de Leicester en 2008, il est peu question d'instrumentum, mais des graffiti au sens le plus large du terme. Il s'agit de « compare different types of graffiti on a variety of surfaces from a range of sites across the ancient mediterranean et to explore the usefulness of modern parallels ». C'est en « contextualising this material that we see its value as evidence for the ancient world ». Donc un point de vue comparatif très large, très ouvert dans l'espace, le temps et les supports, agrémenté de nombreuses interrogations épistémologiques et historiographiques sur la définition même du graffito, son statut par rapport aux autres formes d'expression écrite. Le fonctionnement du graffito est totalement différent sur un mur de maison close de Pompéi et dans un sanctuaire, sur une paroi de carrière de pierre et sous le pied d'un lécythe, à tel point qu'on pourrait se demander si l'objectif est bien cohérent et pertinent. C'est le contexte qui crée l'intérêt, pas le fait d'une cursive rapide gravée sur un support inhabituel. Ce qui explique sans doute que les intervenants s'intéressent beaucoup à l'acte et à l'auteur du texte, au potentiel socio-psychologique sous-jacent. De l'acte de dévotion au cri de défi ou au signe de reconnaissance, il y a place en effet pour beaucoup de questionnements, sur le moi et le sens de l'interpellation, qu'il ne faut pas voir comme une opposition à un ordre établi mais plus souvent comme une adhésion, ni non plus comme une transgression. Les contributions sont des *case studies* où les éditeurs tentent de percevoir, dans une intéressante introduction, un fil conducteur, ou des éléments de convergence. Sont proposés les graffiti de la Casa dei Quattro Stili comme modes de communication ; le réexamen du corpus de Dura Europos très varié avec une dominante militaire et culturelle, mais peut-on vraiment parler de graffito